

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Gloses critiques de Louis Dantin
Ou du texte à l'idéologie.

Patrick Imbert

Numéro 28, hiver 1982–1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39682ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Imbert, P. (1982). Compte rendu de [*Gloses critiques de Louis Dantin : ou du texte à l'idéologie.*] *Lettres québécoises*, (28), 61–63.



Gloses critiques

de Louis Dantin

Ou du texte à l'idéologie.

D'après Paul Beaulieu¹, Louis Dantin (1865-1945) qui a révélé Nelligan en 1902 grâce à plusieurs articles publiés dans *Les Débats*, « ne suscite qu'un intérêt mitigé chez la jeune génération ». Or, selon nous, la méconnaissance relative qui l'entoure n'est pas justifiée quand on prend connaissance de ses *Gloses critiques*. Ces deux volumes, publiés respectivement en 1931 et en 1935, traitent, certes, de critique littéraire concernant Lionel Groulx, Marie Lefranc, Claude Henri Grignon, Jean-Charles Harvey, etc., mais aussi d'éléments débordant ce cadre pour plonger directement dans les réflexions sociologiques, philosophiques ou linguistiques. C'est dire que Louis Dantin était un esprit ouvert qui ne se confinait pas au domaine strictement littéraire et qui savait replacer ce discours symbolique dans un contexte plus large où les concepts de pouvoir social et économique et de culture sont envisagés régulièrement.

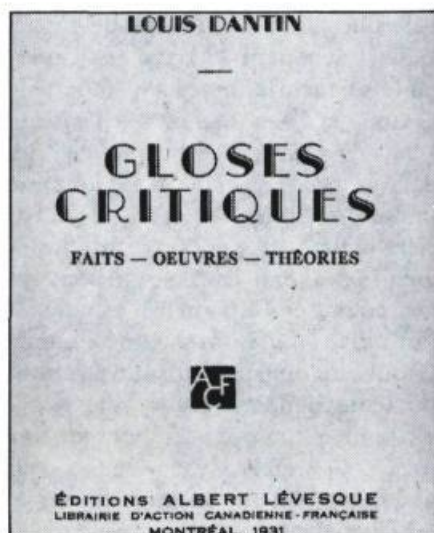
Bien sûr, d'aucuns pourraient penser que sa critique tombe parfois dans un impressionnisme menaçant (« L'auteur a des choses la vision nette et prompte qui les prend sur le vif, l'observation précise qui les détache et les détaille... » (p. 9, 1931)). Mais pourquoi le déplorer quand on pense qu'à l'époque étaient beaucoup plus fréquentes les critiques qui lançaient l'anathème ou les louanges sans vraiment examiner l'œuvre² et sa logique et ceci pour des raisons politiques ou morales (p. 160, 1931). Si l'impressionnisme est à remettre en question, c'est de nos jours et non en

1930, d'autant plus que les réflexions de Louis Dantin sont faites en un style des plus vifs, des plus agréables et, parfois, des plus acérés. Il est, du reste, notable que, tout au long de ses *Gloses critiques*, Louis Dantin fait preuve d'une érudition supérieure, d'une intelligence constamment en éveil, d'un esprit critique (mais non de critique) sûr. Il replace régulièrement l'œuvre dans son contexte social et philosophique et sait ouvrir le texte au monde, sans en manquer ni les contours ni les détours. (p. 30, 1935).

Sa première grande préoccupation, comme pour la plupart des critiques de son époque, concerne le régionalisme. Elle rejoint tout un ensemble de réflexions concernant les

modèles français, ainsi que d'autres traitant plus directement de la langue. Ainsi, Louis Dantin rejette la littérature du terroir ou la « littérature agricole » (p. 16, 1935) que d'aucuns admettent comme seule et unique représentante de la littérature nationale. Dantin a bien saisi le problème et les a priori sociaux, politiques et philosophiques cachés derrière cette préférence. Dans une société valorisant la tradition, la hiérarchie, l'obéissance, refusant la démocratie (« Que ce soit à Belgrade, à Varsovie, à Budapest, à Rome les conditions d'une « bonne dictature » sont à ses yeux (Jean Bruchési) toujours remplies. Je me trompe, une seule lui répugne celle de la Russie ; mais comme c'est seulement la dictature du commun peuple, c'est encore une façon de rester anti-démocrate » (p. 102, 1935)) et rêvant, en pleine crise économique et en pleine montée du nazisme, d'un modèle de société rurale³ pure et planifiée, il est sûr que la littérature nationaliste semble devoir n'exprimer que les valeurs traditionnelles, crues, fondamentales.

Dans cette optique, tout individu remettant en question une écriture incorporant des termes canadiens, permettant de s'écarter des modèles d'outre-Atlantique, sera perçu comme un inconscient, sinon un traître. Or, Louis Dantin, qui vit depuis 1903 aux États-Unis, n'a pas comme idéal cette églogue rurale, cette utopie terrienne. Il est résolument inscrit dans le monde moderne et technologique, ouvert à l'univers et au progressisme. Il sait donc qu'une lit-



térature nationale va bien au-delà de cette recette par trop simple, sinon simpliste, qui consiste à incorporer plus ou moins pédagogiquement des termes du terroir : « Trop d'auteurs s'imaginent que, parce qu'ils ont écrit « boucane », « taquaouère » et « cabane à sucre », ils ont fait œuvre de terroir : ils n'ont souvent que ravalé et calomnié notre vieux langage, qu'ils citent à tort et à travers. » (p. 61, 1931).

Ce thème reparaît régulièrement tout au long de ses textes et d'une manière indirecte dans la confrontation des productions canadiennes avec celles des « maîtres », français : Flaubert (p. 19, 1931), Hugo, Léon Bloy (p. 92, 193), Zola (p. 83, 1931), etc. La comparaison n'est pas toujours défavorable d'ailleurs pour ceux qui se consacrent au terroir. C'est ce qui se produit pour *Grand-Louis l'Innocent* de Marie Lefranc par exemple : « C'est pourtant l'aventure que nous expose Marie Lefranc, qu'elle arrive presque à nous faire accepter, qu'elle nous rend, en tout cas, palpitante et plausible. On voit assez qu'une telle donnée qui réclame un tact littéraire suprême, serait gâtée par le moindre faux pas. Maupassant l'eût rendu cynique, Zola brutale, Bourget quintessenciée et lourde. » (p. 141, 1931). Louis Dantin, en individu qui sait apprécier les mérites de la littérature de chez nous, tout en reconnaissant que toutes les productions ne sont pas toutes d'égales valeurs (« comme forme, c'est à peine de la littérature » au sujet de Jean Rivard (p. 17, 1935)), se démarque à la fois des nationalistes agriculturistes, valorisant tout ce qui est canadien et de ceux qui rejettent la totalité de la production canadienne : « Il semble passé en mode chez une certaine classe de critiques de proclamer ainsi l'absolue nullité de tout ce qui s'écrit chez nous. » (p. 202, 1931). Il fait ainsi preuve d'une recherche quasi passionnée de la vérité et en même temps d'un équilibre certain, de l'équilibre de celui qui sait éviter dithyrambe et fanatisme aussi bien que dévalorisation et désespoir. L'étroitesse, le resserrement sur soi lui ont d'ailleurs toujours déplu (p. 95, 1935) et il sait, tout au long de ses textes,

nous ouvrir au monde. C'est ce que prouve son analyse favorable, mais lucide, de la Société des Nations, ce qui, nous en conviendrons, était tout de même plus sage que de prôner les mérites de Mussolini et d'oublier les camps de concentration allemands dans lesquels étaient déjà enfermés, à l'époque, des centaines de milliers d'individus.

Dans l'optique littéraire, il est d'ailleurs remarquable qu'en 1935, Louis Dantin, évoquant ses années au collège, déplore le fait qu'on ne lui ait donné « aucun aperçu même lointain, des littératures étrangères » (p. 163, 1935). Et, ici, on aurait beaucoup à apprendre de Louis Dantin quand on sait que cinquante ans après, dans nombre de nos universités, les littératures s'enferment dans des frontières nationales alors que la littérature comparée est presque partout repoussée. Pas plus que son époque, la nôtre n'a vraiment le goût de l'aventure intellectuelle, de la remise en contexte et donc en question et la conscience que, dans les faits, du point de vue de la création, les idées, les théories, qu'il s'agisse du nouveau-roman, du surréalisme ou du romantisme, ne sont pas arrêtées par des douaniers, sauf dans le cas de dictatures extrêmes retardant, parfois, certaines éclosions. La littérature « qui fait penser » (p. 111, 1931) est donc celle que privilégie Louis Dantin et c'est la seule qui mérite d'être lue et étudiée. (p. 74, 1935).

Il est intéressant de noter, dans tous ces aspects, la critique assez sévère que Louis Dantin fait de Lionel Groulx évoquant « l'âge d'or » du régime seigneurial après Ph. Aubert de Gaspé et *Les anciens canadiens*. Louis Dantin sait bien rappeler les défauts de ce système d'exploitation importé d'Europe et repris de l'Ancien régime et que fuyaient, justement, la plupart de ceux qui sont venus coloniser le Nouveau-monde. Il sait bien faire voir que Lionel Groulx ne doit pas être suivi surtout s'il tente d'indiquer une voie possible, une philosophie à revivre, une société à recréer : car « ce ne sont pas seulement les chemins de fer et les cheminées d'usine qui rendent ce

rêve illusoire, c'est tout un monde d'institutions et d'idées surgi depuis lors : c'est Rousseau, Karl Marx et Auguste Comte ; c'est une douzaine de révolutions dont chacune a déteint sur nous ; c'est le système parlementaire et le féminisme ; » (p. 32, 1931).

Voilà qui est sans ambiguïté et qui prouve que Louis Dantin comprend, au sens étymologique du terme, les idées et les conflits qui recouvrent, qu'on le veuille ou non, ce qui est notre monde. Louis Dantin révèle, honnêtement et immédiatement, les faiblesses, les parti-pris, les discours idéologiques et mystificateurs. C'est ce qu'on voit encore avec l'analyse du texte de Édouard Montpetit *Pour une doctrine* : « Non seulement Karl Marx, mais Proudhon, mais Fourier, mais Sydney Webb, mais Mussolini, mais Lenine, n'existent pas pour M. Montpetit. Le socialisme entier, en toutes ses formes et toutes ses branches, est traité comme quantité nulle... Or une telle omission, dans un ouvrage économique, est vraiment stupéfiante et projette l'œuvre entière dans l'irréel et le passé. » (p. 59, 1935). Il est encore plus intéressant de voir sa discussion du « salaire juste » (concept emprunté à Montpetit) où il reprend à son compte la distinction entre misère et exploitation. Le premier terme est vu comme le résultat d'un destin mauvais⁴. Or, pour Dantin, « ce ne sont pas des mandats célestes qui maintiennent l'ouvrier dans sa gêne médiocre ; ce sont des faits économiques brutaux. » (p. 67, 1935). Et il ajoute : « il est indigne d'une société bien ordonnée, incompatible avec la paix des classes et la stabilité des institutions, qu'ils (les profits) aillent grossir en bloc la fortune d'un seul homme ou celle d'actionnaires absents ou étrangers. » (p. 69, 1935). Il retient comme valide le concept d'exploitation ; il discute alors la notion de profit et celle de surplus en les mettant en rapport avec la déshumanisation qui s'attache à une société détruisant le travailleur et où ressurgissent régulièrement les pulsions de mort. À notre époque, où la crise menace, où des millions de gens sont réduits à la pauvreté et sont rejetés sans ménagement par ceux qui utili-

sent le fonctionnement social à leur profit, on réalise que Dantin, qui a écrit pendant la crise des années trente, ne devrait pas être « superficiellement connu de grand public »⁵ et encore moins des lecteurs spécialisés.

Louis Dantin, par delà l'impressionnisme de départ, va vers l'essentiel d'un texte et d'une pensée. Il dégage rapidement les a priori, les lacunes, les préjugés de l'auteur analysé aussi bien que les lignes de force de l'ouvrage. Plus que tout, du texte il sait révéler l'enracinement social, la filiation philosophique, les points de départ politiques, les visées idéologiques, ce que ne font guère la plupart des critiques de son époque et que ne font pas toujours, non plus, nos critiques, qu'ils soient impressionnistes ou avant-gardistes, historicistes ou structuralistes. Les *ismes* ne font rien à l'affaire. C'est l'attention au texte qui importe en tant qu'il est replacé dans ses contextes culturels et qu'il est analysé dans ses fonctionnements scripturaires, discursifs et sociaux. Et cela, Louis Dantin, le fait à merveille. □

Louis Dantin, *Gloses critiques*, Montréal, Albert Lévesque, 1931, 222 p., 1935, 170 p.

1. Paul Beaulieu, *Situation de Louis Dantin, Écrits du Canada français*, no 44-45, 1982, p. 7-11.
2. Ce type de critique s'est pratiqué encore bien après que L. Dantin cesse d'écrire; voir par exemple H.M. Robillard, *Le manifeste de nos surréalistes, Notre Temps*, 4 sept. 1948, p. 4 ou encore G. Lesage, *Une éruption surréaliste, Revue de l'université d'Ottawa*, juillet-sept. 1964, p. 322-338.
3. Il y aurait d'ailleurs toute une recherche à faire sur les correspondances, du point de vue de ce mythe, entre le discours pétainiste en France et celui de certains promoteur du retour à la terre au Québec.
4. C'est la conception qu'on trouve par exemple dans *Pour la patrie* de Jules Paul Tardivel, (1895) roman de politique fiction qui est censé se passer vers 1940.
5. Paul Beaulieu, *op.cit.*

TEXTE

nouvelle revue, consacrée à l'élucidation des différents emplois du terme « texte » dans le discours littéraire et critique.

TEXTE

carrefour des échanges entre théoriciens et critiques.

TEXTE

exploration des développements significatifs dans la pensée littéraire.

PREMIER NUMÉRO, DERNIER TRIMESTRE 1982

L'Autoreprésentation - le Texte et ses Miroirs

ARTICLES DE

Jean Ricardou
Edouard Morot-Sir
Alain Goulet

Catherine Kerbrat-
Orecchioni
Bernard Magne
Françoise Gaillard
Annie Brisset

Valerie Raoul
Janet Paterson
André Belleau
Yuri Eisenzweig
Linda Hutcheon

FUTURS NUMÉROS

2 L'Intertextualité - Intertexte, Autotexte, Intratexte

3 L'Herméneutique - Texte, Lecture, Réception

ABONNEMENT
individuel
1 numéro \$7
2 numéros \$12
3 numéros \$16

ABONNEMENT
bibliothèque
1 numéro \$11
2 numéros \$20
3 numéros \$27

*Etranger: prière
d'ajouter \$2 par numéro
pour les frais de port.
Microfiche - demi-tarif.
Pour de plus amples
renseignements écrire à:*
Andrew Oliver,
TEXTE,
Trinity College,
Toronto, Canada
M5S 1H8.

TEXTE

·REVUE·DE·
·CRITIQUE·
·ET·DE·THÉORIE·
·LITTÉRAIRE·